

L'ORPHELIN

de Belles-Villes

OU LA VIE

DU BON PIERROU

écrite par lui-même.

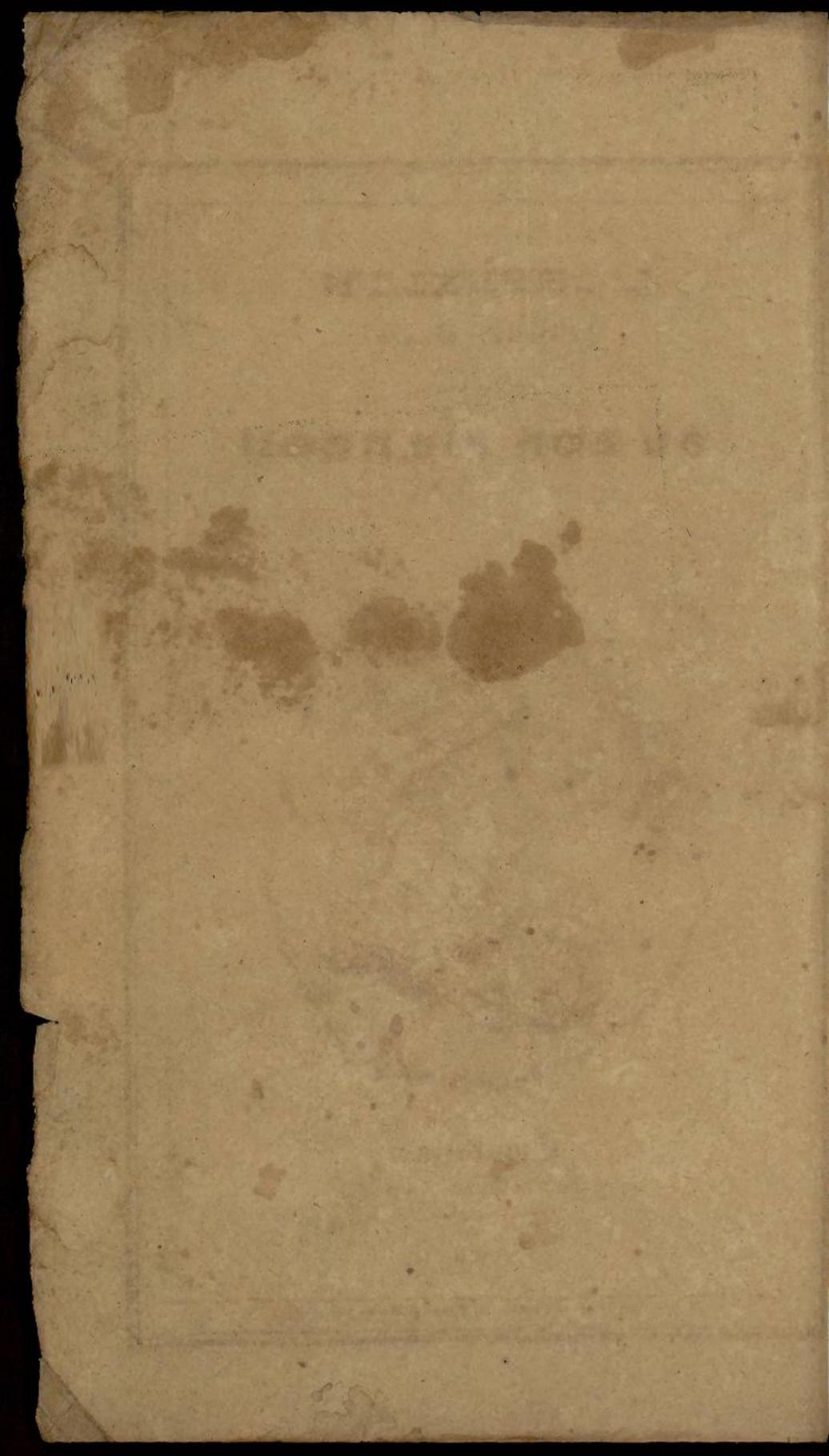


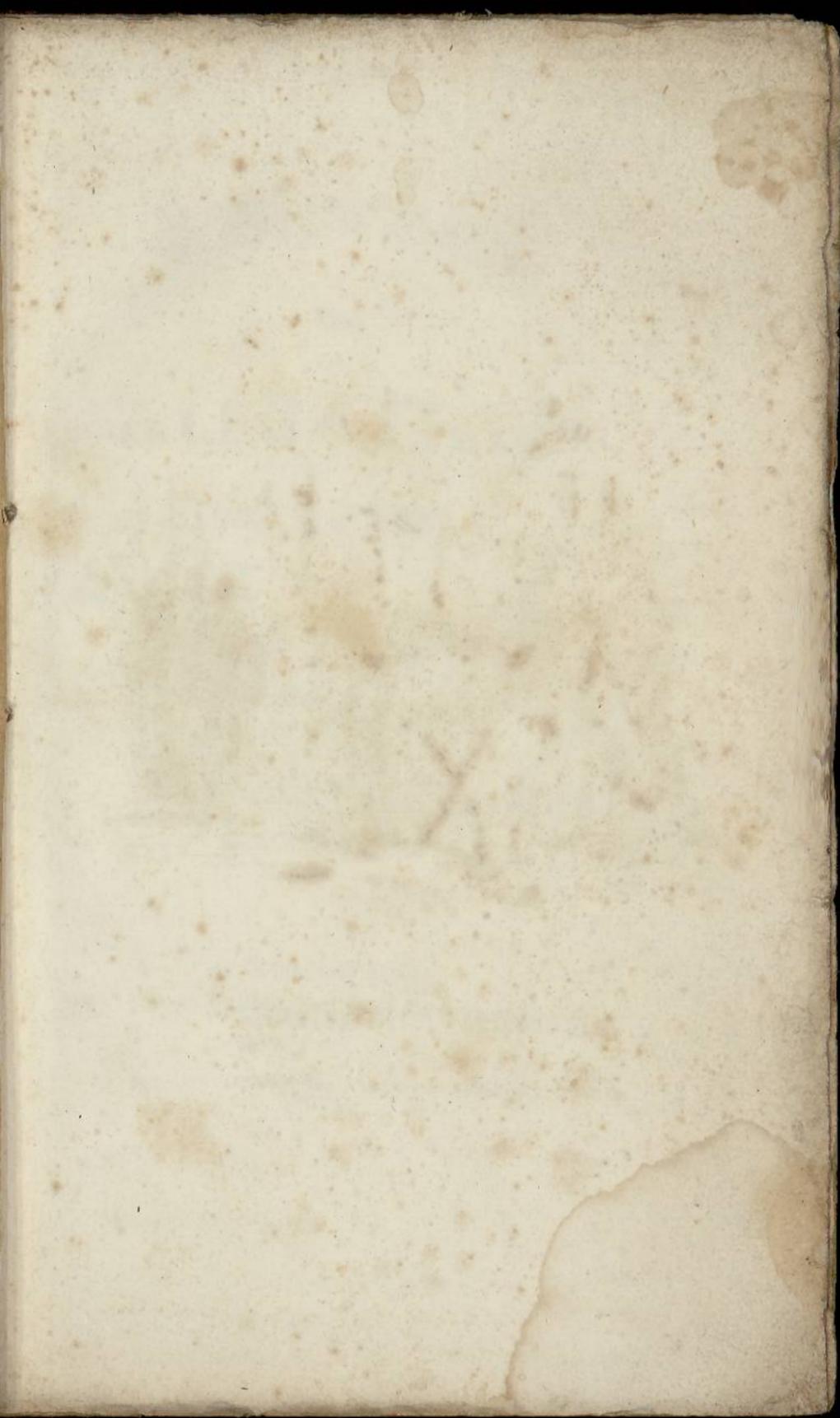
Conlonse,

MARIE ESCUDIER, EDITEUR.

26, Rue St. Remi.

1855.







LE BON PIERROU,

Sinile Parvulos venire ad me.

L'ORPHELIN

DE

BELLES-VILLES

OU LA VIE

DU BON PIERRE-OU.

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Deuxième Edition.



A TOULOUSE,

CHEZ MARIE ESCUDIER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE SAINT-TOME, N° 26.

—
1855.

1800

SCIENCE

SCIENCE

SCIENCE



Imprimerie de MARIE ESCUDIER,
Rue Saint-Rome, n° 26.



SCIENCE

SCIENCE

SCIENCE

SCIENCE

PRÉFACE.

Voici venir un écrivain bien humble, bien modeste, un écrivain en veste, en casquette, en sabots peut-être; il nous arrive, lui aussi, avec son bagage de pensées, dont il lui tardait de se décharger au secours de la presse, et d'en alléger le fardeau en le disséminant et le confiant au Public.

Mais le Public voudra-t-il de lui? quand on s'appelle *Pierrou*, qu'on vend des gâ-

teaux, qu'on n'écrit pas l'orthographe, a-t-on des droits à la bienveillance du juge en dernier ressort de toute œuvre vomie par la presse? Le sultan du domaine littéraire vous accordera-t-il un sourire? — Voilà, avec quelques variantes, peut-être, les pensées plus ou moins alarmantes qui sont venues saisir au collet, l'honnête marchand de gâteaux. Eh! bien, tout chétif, tout modeste qu'il se reconnaît, l'intéressant Pierrou a trouvé une réponse à toutes ces objections; réponse juste à plusieurs égards, comme vous allez vous en convaincre, pour peu qu'il vous soit loisible de nous suivre jusqu'au bout.

Que veut le Public?

Il veut du bon.

Il veut du beau.

Il veut du gracieux.

Il veut du léger.

Il veut..... tant d'autres choses; mais savez-vous au juste ce qu'il demande à cor et à cri, ce qui est l'objet de sa préférence presque exclusive?.... le voici: c'est le *nouveau*. Eh! bien, je veux lui en donner du *nouveau*.

Et d'abord il ne sera pas peu remarqua-

ble dans un temps où les lumières abondent , où l'orthographe s'apprend en quatre leçons , de telle sorte que le plus mince élève d'une école *mutuelle* , peut être bon prote au berceau ; il ne sera pas peu singulier , dis-je , de voir un écrivain , marchand de gâteaux , passer par-dessus ces méticuleuses règles , rompre en visière et s'inquiéter fort peu d'être d'accord avec Voltaire ou le dictionnaire de l'académie. Madame de Sévigné , dit-on , ne s'arrêtait guère à ces niaiseries ; ce n'était pas étonnant alors , on sortait d'un siècle où princes , barons , comtes , évêques même , *requis de signer déclaraient ne savoir* , et fesaient une croix ou imposaient leur sceau royal , ducal ou autres , à l'aide du manche de leur poignard. Voilà une première nouveauté que nous offre *Pierrou* , nouveauté à laquelle l'éditeur a dû conserver sa vertu intégrale et native , en suivant tous les erremens du manuscrit avec une fidélité religieuse ; le texte pour lui étant chose sacrée et sacramentelle.

Ce n'est pas tout , les amours de *Pierrou* offrent une singularité de sentimens , de laisser-aller et de noms d'héroïnes , bien

autrement attachans. Grâce à la presse et aux écrivains, nous avons eu

Des Héloïse.
 Des Clarisse.
 Des Julie.
 Des Laure.
 Des Elvire.
 Des Esméralda.
 Des Éléonore.
 Des Corine,

Toutes plus ou moins pleurnicheuses, plus ou moins bavardes, précieuses et sentimentales. Je vous défie de découvrir dans toutes les nomenclatures, dans les tables de romans, des noms tels que ceux-ci : *Marianou*, *Jannetoun*, *Rousil* et autres, de facture gasconne, et qui d'une lieue sentent le terroir que la Garonne arrose.

Tous ces noms pourtant vont trouver place dans l'œuvre de *Pierrou*. *Pierrou* qui, en fait de promesses de sentiment, vaut bien un Saint-Preux, un Volmars, un Arthur, un Abeillard, un capitaine Phoebus. Seulement il n'a servi dans le régiment de messire *Amour*, qu'en qualité de soldat de fortune.

Dans un siècle prétentieux et guindé, où l'écrivain ne se montre jamais en robe de chambre, où il déguise son intérieur, où tous les écrits sont *collet monté* comme œuvre académique, il sera nouveau et intéressant à la fois, d'entendre le franc parler, la parole naïve, et peu habile à feindre d'un écrivain qui se montre tel qu'il est, qui vous écrit ses amours (très-chastes au demeurant) avec *Annou* et *Janneton*, qui vous initie à ses voyages clandestins, lorsqu'il évitait la griffe de la conscription. Ce ne sera pas une des moindres raretés du siècle, de voir le gros bon sens d'un pâtissier ambulancier, faire, sans s'en douter, la critique de quelques préjugés sociaux qui se trouvent sous sa plume. Les aventures de *Pierrou*, défient quelquefois par la variété et le naturel, celles du bachelier de Salamanque.

Pierrou ne s'est pas seulement contenté d'écrire ses mémoires; il lui a pris envie de faire le moraliste, et vers la fin de son ouvrage vous trouverez de doctes instructions à la jeunesse, à cette fin de la pousser vers *les arts et les conquêtes*; on dirait des chapitres de Rollin.

Je vous recommande en finissant, une épître de Pierrou à sa maîtresse, et généralement tous les vers du susdit.

Et maintenant que vous connaissez toutes les arrière-pensées de *Pierrou*, ses raisons d'espérer et de craindre, ne lui embarrassez pas d'épines le seuil de la carrière littéraire. Que ses gâteaux et ses vers soient les bienvenus du public!

Quoiqu'il en soit, le passé le rassure; ce ne sera pas la première *brioche* qu'aura fait avaler un marchand de gâteaux.

Un Compère de l'auteur.

DISCOUR.

MESSIEURS ,

L'ouvrage que je me fais l'honneur , aujourd'huy , de mettre sous vos yeux , n'est point un charlatanisme , ni mensonges , mais une morale sage et véridique , car tout un chacun peut lire mon ouvrage , sans crainte de blesser quel sexe que ce soit. Ensuite , si j'ai le bonheur d'obtenir votre suffrage ; tout en vous priant de pardonner à mes faibles talen , de croire que ce n'est pas sans avoir passé des nuits , pour parvenir à toucher au but de vous plaire , puissent mes faibles écrits remplir l'unique but que je me propose , ayant des ma tendre enfance cherché à embellir mes petites ou grandes entreprise ; et enfin la confiance que j'ai eu , et que j'ai toujours en Dieu , me donne l'espoir que vous daignerez etre pacifique envers moi , en me pardonnant les fautes que je puis avoir commises ; en observant , que je n'ai pas manqué de faire connaître dans le travail que je me suis proposé soumettre à vos justes regards , les devoirs qu'ont à remplir les enfants envers Dieu , leur parents et leurs supérieurs ; et enfin , si les faibles idées que j'ai eue , et que j'ai , qui mont été dictées par la nature elle même , peuvent vous plaire , je m'estimerai heureux , en remplissant mes devoirs , d'être celui , qui à l'honneur de se dire le très humble et très obéissant serviteur ,

PIERROU.

PRÉFACE.

Je suis né a Belles Villes , cy devant dioceze de Toulouse, Haute-Garonne, an 1786.

Je prie Monsieur le lecteur, de faire attention sur mes fortunes où infortunes que j'ai essuiées pendant ma vie; quoique ce soit moi-même qui lai écrite, je ni ai ajouté rien qui ne me soit arrivé, ni je n'en sors rien aussi, et comme Dieu est temoin de toutes mes infortunes, je suis obligé en quelques sortes de dire la verité.

Dabord, tout le monde peut lire mon histoire, sans blesser quel sexe que ce soit, et comme je suis avantageusement connu dans Toulouse, surtout dans les pansions, j'ai voulu faire part de l'histoire de ma vie aux personnes qui aiment a lire les aventures de la vie, où les paines de ce monde.

Vous y trouverez que j'ai bien essuiés de revers passagers.

Mais comme j'ai û toujours la foi envers Dieu, il ma par recompanse protégé dans mes petits malheurs; ainsi finit ma préface, mon cher lecteur, crainte de fatiguer trop votre chere et aimable atantion.

INTRODUCTION.

L'ORPHELIN de Belles Villes n'est point un roman ni illusion , ce n'est véritablement qu'un précis historique et moral , dans la vie de Pierrou qui est très remarquable , soit par les differans metiers qu'il a entrepris , de même que de ses fortunes et infortunes pendant sa vie , et d'avoir su gagner lesprit et la confiance des personnes qui etaient au dessus de lui ; chose très difficile parmi la société : ensuite être vrai orphelin n'ayant point le moindre parent sur terre , ensuite son père et sa mère , morts le même jour , l'un à trois heures de laprès midi , et l'autre à neuf heures du même soir , au milieu des soins et des regraits de leur cher fils et de tous leurs voisins , comme vous le verrez par la suite , dans mon histoire.

INTRODUCTION

L'opinion de l'abbé de Bellefleur n'est point un
roman ni histoire, ce n'est véritablement
qu'un précis historique et moral, dans la
vie de l'homme qui est très remarquable, soit
par les différents métiers qu'il a eue,
soit même que de ses fortunes et infortunes
pendant sa vie, et d'avoir eu gaines, hérité
et la confiance des personnes qui étoient au
dessus de lui; chose très difficile par sa
société; comme être vrai ou faulx, n'est
point le moindre point sur terre, comme
son père et sa mère, morts la même jour,
l'un à trois heures du soir midi, et l'autre à
neuf heures du même soir, au milieu des
seins et des regrets de leur cher fils et de
tous leurs voisins, comme vous le voyez
par le suite dans mon histoire.

COMMENCEMENT

DE

MA VIE.

I.

JE suis né d'une famille pauvre ; mais a la verité tres honnete et brave, quand a la fortune elle ne fut pas favorable ni a feu mon pere ni a moi, quoique cependant, ils mont dit souvant que leurs parans possedait dans le temps un bien assez considerable : je serais presque tanté de le croire, attendu que mon pere savait lire et écrire, anfin il était assez bien élevé ; quand à moi, ils firent leur possible pour me faire élever suivant leur grade et leurs simples moyens. Souvant ils me préchait la morale et de très bons conseils, consernant la sagesse et la vertue, que je devais pratiquer : j'ai toujours suivi

exactement leurs conseils sans m'en écarter d'une ligne ; car , quoique né d'une famille sans fortune , j'ai toujours respecté les personnes qui était au dessus de moi : j'ai toujours eu l'obéissance envers eux , et la crainte envers Dieu.

Enfin , il est question que je suis né le dix sept avril 1786 ; et ma première souvenance date depuis le jours de la peur , qui ut lieu dans la France entière , le même jour é a la même heure ; dans un momant fatal de cette peur , ma mere me tenant par la main , vu que jetais encore enfant , elle me laissa malheureusement échaper de sa main tremblante , et s'enfuit a toute hatte , croyant que l'ennemi était proche ; j'avais beau pleurer , elle s'était séparée de moi sans le vouloir , mais dumoins ce ne fut qu'avec beaucoup de paine ; je voulais la suivre , mes efforts furent inutiles ; car plus je pleurais , plus je criais , plus ma mere fuiait ; je pense bien quelle ne voulait point m'abandonner dans cette painible conjecture , car elle aimait trop ses enfans. Ha ! la plus tendre des meres , vertueuse épouse d'un pere qui m'a tant aimé , que ne puije vous dire à vous même , ces mots que je trace sur ce papier.

Enfin , quelques instans après , ma brave mere vaint au devant de moi , me prit entre ses bras

et me prodigua toutes sortes de caresses , sans qu'elle put se rassurer de la peur quelle avait eue , ainsi que moi , qui , comme je l'ai déjà dit , étais encore en bas age.

Quelque temps après , un grand accident m'arriva ; ma mere faisant la soupe , ayant été chercher de l'eau au pui ; s'était le matin , pendant son absanse ; je ne sais si la gourmandise me fit lever , je fus fouiller au pot à feu , je le renversa , et une grande partie de bouillon tomba sur mon corps ; je fis un grand cri , ce qui obligea ma mère d'abandonner le séau quelle laissa dans le pui ; mais qu'aperçut elle en entrant , son enfant couvert de plaïs , occasionnés par le bouillon bruleant ; elle accourut à mon secours , et bien loin d'oter ma chemise , elle la déchira pour me donner plutôt du secours. Mon père étant arrivé quelque tems après pour prendre son dejeuner , nous trouva tous deux dans la désolation , il sempressa d'aller appeler au plutôt M. J..... , médecin et chirurgien de la paroisse : a cette époque nous n'étions plus a Belles Villes ; nous habitions a Montoriol , chez M. L... Le chirurgien étant arrivé , de même que le médecin , me soignèrent de leur mieux ; et je restai au lit plus de huit mois ; après ce terme , ma blessure , où pour mieux dire ma brulure , fut entièrement

guerie ; pour lors je revains à mes amusemens journaliers , étant encore dans l'enfance , lesquels je partageais avec les demoiselles de M. L... , notre maître de maison. Ces demoiselles ne parlait point patois , elles parlait toujours français ; moi , qui ni comprenais rien , je parvains peu a peu à m'entretenir avec elles dans cette langue , et je parvains a la prononcer , et en parler bien ou mal , ce qui navantagea pas ma pauvre mere ; car souvant elle ne comprenait point ce que je lui disais.

Jobserverai au lecteur de ma vie , que si j'ai pris le nom d'orphelin de Belles Villes , que je n'y suis pourtant que né ; ayant eu le malheur de perdre mes parans , le cinq octobre mil huit cent trente deux , dont mon père et ma mere decederent le même jour , l'un à trois heures de laprès midi et l'autre a neuf heures du soir , dans la commune de Croix D'aurade , chose extraordinaire , comme vous le verès par la suite. Alors je me trouvai sans pere , ni mere , ni frere ; enfin sans aucun parant.

Mes parans habitait la campagne , et moi , la plus grande partie du tems , j'habitais la ville de Toulouse. Cela n'empechait pas que mon père, ma mère et moi , etions toujours d'un parfait accord.

Enfin , revenons a l'histoire de ma vie. Mes parens ayant quitte leur service chez M. L... Ma mere acoucha d'une fille ; pour moi , je fus très charmé d'avoir une sœur ; mais elle mourut presque en naissant. Enfin , il ne reste de ma famille que moi seul. En dernier, naquit une dernière sœur , qui mourut a l'age de trois ans ; dans ce même tems nous nous changeames de nouveau dans Flouréns , gardiage de Toulouse : la je fis connaissance d'une petite de mon âge , nommée Lizette ; nous ne faisons elle , ma sœur et moi qu'un seul , nous etions d'un commun accord ; etant voisin des parens de Lizette , quelles amitiés , quelles jouissances pour le plaisir de l'enfance ; etau quel l'innocence a des charmes , des souvenirs tendres et gracieux ; s'était des jours de bonheur et de sagesse !

Nous changeames encore de demeure , nous quitames Flouréns et alames rester à la Magdelaine. Hélas ! que des pleurs ne verssaije point , de même que ma sœur , en quittant notre aimable Lizette ; nous disions , mon cher papa et ma chere maman , amenez donc Lizette , amenez la avec nous. Lizette , de son cotté , disait la même chose ; mais efors inutiles , nous nous séparames tous , les yeux inondés de larmes , et le cœur

navré de douleur. Etant devenu un peu grand , mes parans acheterent deux petits cochons pour me les faire garder ; me voila donc reduit a garder les pourceaux , je resta assidu dans mon premier état : tout ce que j'aurais désiré , ce serait été d'avoir Lizette auprès de moi ; elle me semblait être , pour moi , une sœur tendre et fidelle ; pourtant mes parans allait toujours leur train , semblables à un torrent qui suit son cours. Enfin , ils changerent encore de demeure ; ils furent demeurer a Lasbordes , en qualité de maitres valets. Pour lors je changea de profession , nous avions des bœufs , vaches et jumans , dont j'étais chargé du soin de garder journellement le long de la rivière , appelée Lers. Le bois de notre maitre , apellé M. P.... , était l'endroit où j'alais le plus souvent , conduire les bestiaux. C'était dans ce bois charmant que je verssais des larmes de l'enfance , souvent je me tournais pour voir si j'apercevais Lizette ; mais recherches inutiles , je n'apercevais que mes bestiaux qui paissait , et quelques feuilles d'arbres qui venait voltiger à mes pieds. Alors je fis bientôt connaissance de quelques jeunes gens de mon age. Nous passions notre tems a quelques divertissemens champêtres ; tout ce qui me faisait de la paine , c'est que , quelque fois , entrant dans la partie

d'un jeu , je perdais : j'étais condamné de porter de la terre sur le dos , car la regle du jeu , qui était pour lors fréçante , l'exigeait ainsi. Je resta la quelque tems a passer d'heureux jours. Mes parans changerent encore de domicile ; ils furent demeurer à Montaudran , comme nous étions dans la précédante maiterie , c'est adire , maitres valets : je fus occupé dans les memes fontions , en ce qui concerne de garder les bestiaux. Enfin , un nouveau changement nous fit aller demeurer dans la commune de Quint , chez M. D.... La mes parans commencerent de me faire aller à l'école , chez les demoiselles Comenian ; je ne cessa point , pour cela , d'aller garder les pourceaux. Lors de mon retour de l'école , les demoiselles Comenian se plaisait de dire à mon père de me faire aller au cathechisme ; j'i fus , et lapris en peu de temps. Je passais des jours très heureux ; j'étais d'abord tres exat pour aller au cathechisme. Je devenais un peu grand , et fis connaissance avec quelques villageoises de Quint , principalement d'une nommée Jeaneton , elle était plus agée que moi , j'étais si contant lorsque je la voyais , où bien , quand j'avais le bonheur de lai parler , que j'en etais ravi ; notamant que je n'empressais de faire tout ce quelle me commençait. Je demandais , pour prix de mes travaux ,

la permission de l'embrasser , elle me le permettait de tems en tems. Ah ! que je me trouvais heureux , lorsque je pouvais obtenir la permission d'embrasser mon aimable Jeaneton. Vous le savez , ce n'était pas un amour trompeur ni volage , s'était les premiers feux de l'enfance. Enfin , s'était si heureux pour moi , que quand je ne la voyais pas je ne pouvais m'enpecher de pleurer , et prier Dieu de me la faire apercevoir où bien la retrouver : ô pauvre Jeaneton , me dis-aije , en moi même ; hélas ! moi qui t'aime tant et qui te cheris , comme moi même ; hélas ! que ne viens tu vers moi ; cependant cela m'empechait de faire mon devoir , et je n'allais point a l'ecole , ni garder constamment les pourceaux ; mes parans s'en apersurent bientôt , ce qui matira , quelque fois , de me faire tirer les oreilles par mon pere. J'étais le grand ami de tous les enfans du village , de même que des enfans de notre maitre de maison. Pour le cathéchisme , j'étais le plus savant de tous mes condisciples. Dans le même tems , ma mère mit au monde un enfant malle , du quel je fus le parrain ; comme s'était dans le tems que les prêtres était cachés , et que notre maitre de maison en avait un chez lui qui disait la messe dans une chambre , où l'on baptisa mon frère dans la nuit ; lon convaint que la sage femme ,

ainsi que moi , nous serions , moi parrain et elle marraine , ce qui nous réussit parfaitement bien ; je ne vous parlerai pas de ce qui se passa quelque temps après , c'est adire , lorsque la révolution arriva , lon mit le feu au chateau de M. D.... ; pour lors nous fumes obligés de changer encore de demeure ; nous allames demeurer a Saint-Aurans ; ce fut dans cette parroisse que je fis ma première communion. Hô ! jour de gloire et de bonheur pour moi , de me voir invité à cette table sainte , pour me nourrir du pain qui est accordé aux anges et aux saints.

Quelque tems après je fus attaqué d'une maladie très dangereuse ; l'on n'espérait rien sur le rétablissement de ma santé ; l'on me recommanda aux prieres des personnes qui alait aux offices de la paroisse ; des ce moment je croyais de partir pour l'autre monde , mais Dieu conserva ma vie ; car je me retablis peu à peu. Jus le bonheur d'obtenir insensiblement ma guairison. J'aidais mes parans a travailler la terre ; ce genre de travail me parissait un peu fatiguant ; je fus même faire le manœuvre chez un maçon qui était notre voisin ; ce métier me convenait assez ; je demanda à mon père la permission de me laisser aprendre ce métier ; le maître maçon , nommé Lajeunesse , maimait parfaitement ; il était très content de moi ;

mais mes parans s'oposèrent au maitier de maçon.

Dans ces intervalles nous changeames , pour la derniere fois , de demeure ; nous allames rester chez M. B... en qualité de jardinier ; la , par exemple , je me trouvais très bien ; je cultivais des fleurs , jarrosais les orangers , je ratissais les charmilles , je contemplais les bosquets charmans qui environnait cet agréable séjour. Il m'était permis le jeudi , de même que le dimanche , d'aller à Toulouse pour y apporter des provisions pour nos maitres. Enfin je vivais dans le bonheur et dans le plaisir.

Je devenais tous les jours plus grand , et par consequant plus raisonnable ; M. B... , de même que sa famille , maimait beaucoup ; ils me parlait toujours français ; on me donnait toutes les vieilles hardes ; enfin jetais mis comme un petit seigneur ; de manière que des hardes que l'on me donnait jetais obligé quelques fois d'envendre. Il y avait une fille de service qui achetait et vendait des hardes d'homme et de femme ; elle me donna idée de faire comme elle ; je suivis son conseil ; pour lors jacheta cher et je vendais bon marché ; mes fonds n'était pas considérables ; je fus enfin obligé de quitter le metier de fripier ; il me prit pour lors envie d'acheter quelques volailles en vie. Pour aller la vendre , j'observe que

je ne faisais mon petit comerce que les dimanches et fêtes ; mes parans , assez contans , me laissait faire , ils se riait de tout cela , de même que M. B... Mon comerce ne fut pas de longue durée ; voyant qu'il n'allait pas bien , je fis un achat de couteaux ; je fis faire un jeu d'olivetes , où était renfermé des cartes ; je fus faire jouer les couteaux à la basauche de Bruyeres ; mais malheureusement pour moi ma petite baraque fut renversée , et lon me vola la motié de mes couteaux , je fus pour lors un joli marchand , et pour mieux dire je devenais toujours duppe de mon comerce.

A la Basauche Saint Caprais je fus encore faire jouer , lorsque tout a coup le commissaire de police se saisit de mon jeu ; je fus obligé de vendre le restant de mes couteaux à motié prix.

Je renoncea au metier ; je vous laisse a penser quelle risée firent mes parans , ainsi que M. B.... Pour moi , je me trouvais le plus embarrassé , car je me trouvais sans un sol , ni sans crédit ; il fallut donc continuer , comme de raison , mon metier de jardinier. Dans cette époque je m'abandonna à la dansse ; je m'y plaisais tant , que dans peu de tems , je parvains a dansser assez bien ; enfin j'allais danser , tantot à Toulouse , tantôt à la campagne. Je parvains à me faire une maitrise

qui se nommait Françonnette ; elle était native de Castres ; dans ce tems là elle habitait Toulouse en qualité de fille de service ; je lui adressa les vers suivans :

Suivez donc mes conseils , mon adorable amante ,
 Quittez votre métier , ne soyez plus servante ;
 Mon cœur , trop délicat , ne pourrait pas vous voir
 prendre soin de la soupe avec un écumoir ,
 Et je souffrirais trop de savoir que ma belle
 Soccupat chaque jour a laver la vaiselle.
 Un emploi si crasseux n'est pas fait pour vos mains ,
 Et sachez aujourd'hui mes généreux dessains.
 Croyez à mes sincères paroles ,
 Que vous ne touchiez plus vos sales casseroles.
 Qu'une autre avotre place alume le charbon ,
 Serve les gens a table et lave les torchons.
 Je veux changer le sort de ma belle maitresse ,
 En lui faisant quitter et le beurre et la graisse ;
 On ne la verra plus que parée de fleurs.
 Ses apas en tous lieux charmeront tous les cœurs.
 Ceux qui l'auront connue au fonds de la cuisine ,
 Seront émerveillés de sa riante mine ;
 D'un seul de ses regards les hommes seront fous ,
 En voyant Françonnette à des regards si doux.

Je me plaisais à la faire promener ; je lanmenais au bal lorsque elle avait le tems. Il me semblait , depuis cet instant , avoir trouvé une fortune. J'aimais bien Françonnette ; elle m'aimait bien aussi ; il me semblait être dans un paradis terrestre , vu que je me trouvais heureux auprès d'elle. Ho ! heureux momans qui se passait comme la rosée , où bien comme un nuage dans un tems orageux , et que tout a coup le vent dicipe , se prolonge et va dans le lointain !

et je restai huit jours ; les huit jours passés je
me rendis chez mes parents , qui me complimentèrent
de cécité , de même que le maître que nous
servions ; mes premiers soins furent de demander
des nouvelles de ma chère tante : je lui écri-
vis que j'étais de retour de France , elle me
répondit que j'avais bien fait de mon service ,
elle me demanda même si je n'avais pas gagné
la croix de mérite .

A peine je fus arrivé que la garnison fut en-
voyée à la maison , M. M. ... s'occupa de faire
pour moi , il fit part à M. le prévôt que mes
parents écrivirent , comme de coutume ; pour

Le temps de la conscription étant arrivé , fut
pour nous un grand sujet de paine , nos amitiés
furent interrompues , je fus obligé de tirer au
sort , je fus du nombre de ceux qui devait
prendre le mousquet , je partis avec un grand
regret ; il me serait impossible d'exprimer mon
chagrain en me loignant de celle que j'aimais ,
enfin l'amour que j'avais pour ma chère Fran-
çoïnette me mit dans la résolution de désertir ;
je réussis dans mon projet , je déserta à la
première étape , à Villefranche de Lauraguès ,
j'avais à cette époque ma marraine qui demeu-
rait dans la commune dite des Qualquains , à
deux lieux de Toulouse ; je me rendis chez elle

et je resta huit jours : les huit jours passés je me rendis chez mes parans , qui me comblèrent de caresses , de même que le maître que nous servions ; mes premiers soins furent de demander des nouvelles de ma charmante amie : je lui écrivis que j'étais de retour de l'armée , elle me répondit que j'avais bientôt fini mon-service , elle me demanda même si je n'avais pas gagné la croix de mérite.

A peine je fus arrivé que la garnison fut envoyée à la maison , M. B.... s'empressa de parler pour moi , il fit part à M. le préfet que mes parans étaient très pauvres , comme de vrai ; pour moi on ne savait point dans quel lieu j'étais. Comme M. B.... avait beaucoup de protection , il obtint de faire sortir la garnison de la maison , je vous laisse à penser que des ce moment je n'avais plus envie de faire l'amour ni d'aller danser ; je demoura pendant quelque tems caché chez notre maître : je lui en aurai une grande obligation tant que je vivrai.

Quelque tems après je me presenta chez le jardinier de M. P... , alors receveur-général ; je me présenta à lui comme garçon jardinier , s'était dans une campagne nommée Tabart , qui est près de Saint-Simon : cela me réussit au mieux. Ces jardiniers étaient braves gens ; je me fis aimer

de M^{me} P... , par ma bonne conduite ; elle me disait souvant , Cadet , car s'était le nom que je m'étais donné , vous ne risquez rien ici ; telle que vous me voyez je suis la parante de Napoléon , notre empereur ; elle ajoutta , je vous dirai que M. B.... ma écrit uné lettre : tout cela ne me faisait point de mal. De mon coté , les jardinières étant jeunes et aimables , principalement la femme de l'un deux , la quelle j'aimais beaucoup , et pour la quelle j'avais beaucoup de respect et une grande obéissance.

Les métayers voisins avait étés au service de M. B.... ! ha que jetais heureux d'avoir fait cette heureuse rencontre ; je demeura là environ un an edemi , ji aurais demeuré d'avantage si le jardinier en chef n'ut point changé de demeure ; il fut rester au Jardin des Plantes , de Toulouse. Je fus me présenter au jardinier de M. D... Il y avait apaine huit jours que j'i étais , lorsque le dizenier vaint et me demanda si j'avais des papiers : pensez , mon cher lecteur , dans quel embarras je me trouva , ma reponse fut de lui dire que je les avais laissés chez mes parans ; il m'exhorta daller les chercher : dès ce moment je dis au jardinier ce qui se passait concernant ma désertion , il me repondit qu'il ne pouvait point absolument me garder , atandu que je n'avais

point des papiers ; mais il ajouta , je vous occuperai comme journalier ; il fut fort honnête envers moi , il alla trouver le jardinier de M. S... , qui était son voisin , il le pria avec beaucoup d'instance de m'occuper comme lui avait déjà fait , je demeurai là pendant quelque tems. Me trouvant heureux quoique je fusse dans l'infortune , j'allais tous les samedis au soir passer le dimanche chez mes parans ; j'arrivais toujours de nuit chez eux , je repartais de même , afin que dans la commune l'on ne me vit point : il s'y trouvait des peres et meres qui avaient leurs enfans à l'armée et qui étaient partis à la même époque que moi , si ces personnes m'avaient vu je pense que cela leur aurait donné , comme l'on dit vulgairement , mal au cœur.

Hélas ! combien de fois je partais à minuit , dans des saisons où il gelait , negeait , pleuvait , faisait les quatre vents ; hélas ! me dis-aije en moi-même , est-il possible que sans avoir rien fait à personne tu sois obligé de te tenir caché comme un voleur que la justice poursuit.

Mes infortunés parans en disaient de même , mon infortuné frère desuite qu'il me voyait s'empressait de me sautter au col et m'embrassait tendrement , je revenais enfin travailler chez les deux jardiniers dont j'ai déjà parlé , je travaillais

tantot chez l'un et tantot chez l'autre : dans ces intervalles il se presenta à moi un homme qui me demanda si je voulais me louer pour lier du ratouble , il me promit de me donner vingt sols par jour , de même que la nourriture ; la proposition fut acceptée , jacheta une faux , de même que tous les outils propiciatoires qui servent à couper le ratouble , je partis avec lui pour aller a Bauzelle , près Blagnac ; se fut le jour de la Saint-Pierre , mon patron ; me voilà donc nouvellement établi , cet établissement fut de très courte durée , car quinze jours après je trouva cet état trop fatigant ; n'étant point accoutumé de faucher , j'abandonna ce métier au diable.

Un jour après avoir déjeuné , je pris mes ustencilles et fus rejoindre mes jardiniers ; je voulus demander mes 45 francs a celui qui m'avait fait travailler plus que de coutume ; pour lors il me repondit insolament , tu es un déserteur et un mauvais soldat , va te plaindre alicurs ; sa femme qui avait plus de bonté que lui me plaignait , car je vous dirai que son mari la maltraitait tellement que par fois il la batait ; sur cela je me retira sans rien dire , crainte qu'il ne me fit prendre comme déserteur.

Je me mis en route pour Toulouse , je passa par Blagnac , je m'égara où pour micux dire je

suis le long de la Garonne , je me trouva dans le parc du chateau de Blagnac ; le garde champetre m'ayant aperçu me demanda ce que je cherchais , je lui repondis et lui demanda pardon de metre ainsi permis d'entrer dans le parc , lui observant que j'y etais entré sans le vouloir , attendu que je m'étais égaré ; je le pria de m'indiquer la routte qui conduit à Toulouse , il le fit avec grand plaisir.

Je tremblais comme la feuille de l'arbre , dans la crainte d'etre reconnu comme déserteur ; étant arrivé dans le grand chemain , dans un tems très chaud , je me reposa au bois dit de l'Enfer , sous des anciennes ruines construites jadis par les Romains et qui servait d'arène. Cet endroit est éloigné d'environ trois quarts de lieux de Toulouse , je me mis a fumer ma pipe , je m'endormis ; l'orage qui se faisait entendre dans le lointain m'éveilla , je ne pus m'enpecher de pleurer ; vous savez sans doute la position des malheureux , car quelques fois le pleurer les console.

Etant arrivé a la fontaine de Parpan , sur la route de Bayonne , je me reposa un instan sous les arbres qui ornent cette fontaine ; je bus de l'eau : dans le même momant arriverent deux gendarmes a cheval , qui venait de la correspondance , ils s'approcherent de moi , me prièrent

de tenir la bride de leurs chevaux, je m'empessa d'obéir; vous pouvez pincer que je ne me le fis pas dire deux fois, car je me trouvais bien embarrassé dans ce moment là; ils me dirent: mon ami, il fait bien chaud; oui, messieurs, leur dis-je, il y a a craindre que nous aurons de l'orage; ils ne firent point d'autres questions; ils me temoignèrent beaucoup de remerciemens de ce que j'avais bien voulu prendre soin de leurs chevaux, pendant le tems qu'ils buvait de l'eau fraiche. Je me dis alors en moi même, tu las bien échappée belle; ils ton remercié d'avoir été complaisant de leur avoir gardè les chevaux; je m'empessa de remercier Dieu de m'avoir ainsi delivré de ces deux camarades; si je vous disais que je n'avais point peur, je serais un menteur.

Je continua mon chemin et fus reprendre mon travail de jardinier; je fus chez le jardinier de M. S.... au même endroit où jetais auparavant d'aler couper le radouble; je les trouva ocupez a sercler des oignons, ils était de très braves gens; ils s'crièrent en me voyant, voici notre déserteur cadet, dirent-ils. Je m'empessa de leur dire mon histoire, je leur dis que j'aportais plus de peur que d'argent; ils se mirent tous a rire, mais avec cela ils plaignait

mon triste sort, surtout la jardinière; elle ne cessait point de dire, pauvre cadet, j'ai des enfans et je ne sais point ce qu'ils deviendront, peut être que quelque jour ils seront dans la même position que vous vous trouvez. Ces pauvres enfans disait, oui maman, peut être qu'un jour nous tomberons au sort comme cadet. Mon cher lecteur, ce que je vous écris ici n'est que la vérité; mes larmes en écrivant coulent de mes yeux, quand je me rapelle et me rappellerai toujours de cette brave jardinière, mere de famille et qui me tenait lieu de mere; elle connessait les devoirs d'une mere envers ses tendres enfans; enfin, quelle serait la mère qui n'en ferait pas de même: je n'avais point abandonné mes pauvres parans, pour faire comme d'autres enfans, ce n'était qu'à cause de la conscription qui retombe plus souvent sur le pauvre que sur le riche; je passa la saison de l'été, tantot chez le jardinier de M. S..., tantot chez celui de M. D..., ils m'occupait plutôt pour me rendre service que par besoin.

L'hiver étant arrivé, je me trouva très embarrassé, je fus chez mon premier maitre qui était comme je vous lai dit au jardin des plantes de Toulouse; je le pria d'avoir la bonté de m'occuper, il le fit; j'i demeura quelque tems,

il m'avertit qu'il ne pouvait pas me loger chez lui parce que la loi était que si l'on m'avait pris chez lui, il aurait été à lamande comme ayant reçu un refractaire; il me fit observer aussi que s'il m'avait pris la première fois, s'était a cause que madame P... avait répondu de moi; pour lors, je fus travailler chez lui au jardin botanique, comme journalier et son parant, de manière que tous les soirs j'allais coucher chez mes parens a Croix D'aurade; j'arrivais fort tart, et je partais de très bonne heure pour que personne ne me vit; souvant je rencontrais des personnes qui m'aurait reconnu si je ne m'étais pas déguisé, c'est a dire que je prenais mon mouchoir de poche, je faisais semblant de me moucher, je passais loin d'eux; sils me saluait, je les saluais en déguisant ma voix, ordinairement je passais toujours dans les traversses, et toujours de nuit.

Enfin, au bout de quelque tems, l'on m'indiqua une place très bonne pour garçon jardinier potager dans le faubourg saint-Michel; je m'y rendis le matin, nous fumes d'accord du prix, je me mis a travailler le même jour, nous entrames en conversassion; pour moi qui suis naturellement gai, je leurs plus fort; je fus très content d'eux pour le premier jour, de

même que de leur table qui était tres bien servie; le jardinier me dit pendant le diné : jeune homme, il ne me manque pas du travail, ni chicaille; en effet, cela commença d'aller bien, mais le soir le dizenier vaint nous voir, il était voisin de mon nouveau maitre, il paressait très honnette, il me pria de lui montrer mes papiers, je lui repondis que je ne les avais point apportés de chez moi; hé bien, me dit-il, faut aller les chercher; pour moi je fis le fier, je lui repondis : dès ce soir même; le jardinier me repondit, ne partais pas ce soir, vous irez les chercher demain en revenant du marché. Cela ne faisait pas mon affaire, vu que je ne marchais que de nuit; je leur promis que le matain je serais de retour très de bonne heure; ils matandent encore.

En m'en alant chez moi, je soupirais et pleurais en même tems; je me disais en moi même, est il possible que Dieu punisse ainsi les hommes, l'un d'une maniere, et l'un d'une autre!

Arrivé chez mes braves parans, je leur dis que je ne savais commant faire; mon brave pere ainsi que ma brave mere, me repondirent: reste ici avec nous, ne vas pas tesposer a te faire prendre par les gensdarmes; nous avons du pain et du vin, comme nous en avons tou-

jours eu pour toi ; ma mere se mit a pleurer ; mon frere , comme je vous lai dit , était mon filieul , il me sautta au cou : ha ! mon pauvre parain , me dit-il , demeurez ici toujours , j'aurai le soin de fermer la porte de la basse cour ; en efet , le pauvre enfant faisait souvant cette corvée , je vous dirai que nous logions pour lors dans le chateau de M. B.... Ce chateau était entouré par des murs que l'on ne pouvait gaire escalader . Enfin , je demeura là très long-tems caché ; tout ce qui me dérangeait s'était que mes parans vendait du vin de notre maitre , de manière que souvant les personnes qui venait boire se retardait , ils chantait ; enfin , en un mot , on samusait comme de coutume au cabarait ; j'entendais tout cela , mais je demeurais toujours dans une petite chambre , où je prenais mes repas ; je passais une grande partie de mon tems a lire et ecrire , et enfin a dormir ; personne ne se doutait que j'étais dans la maison , on ignorait même si j'avais déserté ; je demeura de cette manière très long-tems ; cependant , cette vie me devenait enuieuse , je résolus de me mettre moi même en plaine liberté , je dis à mes parans , de même qu'à notre maitre de maison , que j'avais envie de me montrer en public le dimanche prochain à la messe et a

vepres, faisant comme s'il n'en était rien, et de dire a ceux qui minterogeraient, que j'avais été reformé au regimant; je reussis fort bien dans mon entreprise, je portais sur moi un billet de la rège, comme nous vendions du vin, il y avait les armories de France, c'est a dire l'aigle, je l'avais bien plié dans un papier blanc, je l'avais aussi renfermé dans un joli portefeuille, je disais a tous que j'avais mes papiers en rège, je les montrais a ceux qui ne savait pas lire et principalement aux femmes. Toute la paroisse crut cela, je venais souvent a Toulouse; certainement je ne risquais rien dans une ville aussi grande, l'on ne s'ocupait pas de moi, ce qui faisait qu'à la campagne on croyait que j'avais un congé de réforme; mes parans de même que M. B... était très contans de ma ruse, ils en riait souvent, je me mis pour lors comme la première fois a travailler le jardin.

Je demeura ainsi presque un an; mais un bon matin, s'était un lundi, j'étais même un peu malade, l'on frappa a la porte très honetement; mon pere se leva precipitamment du lit, va ouvrir la porte, pour moi j'entendais tout; car mon lit était deriere la porte; mais qu'aperçut mon pere? deux ou trois gendarmes, qui lui dirent: alumès la chandelle, ils disait aussi: c'est bien

ici chez M. B...., 44^{me} section, n^o 136. Oui, messieurs, repondit mon pere; hebien au nom de la loi, nous venons chercher votre fils. Alors ma bonne mere sortit du lit, fit un grand cri, se mit a pleurer; moi je ne repondis pas un mot, les gendarmes assez honetes lui dirent: ne pleurez pas, pauvre femme, votre fils n'est pas un voleur, il est seulement deserteur, et voici sa denonce, nous alons vous la lire; pour lors ils prirent leur ordre et lirent ainsi: Pierre Sansus, conscrit de la classe de 1806, arrondissement du Nord, commune de Croix-Daurade, 44^{me} section, n^o 136, deserté a Villefranche de Lauraguès, Haute-Garonne, est prié de venir devant le commandant de la gendarmerie, pour se rendre a la prison militaire, dite Hautmurats, enchainé, étant deserteur; ma mere les pria pour l'amour de Dieu de ne point m'enchaîner, notamant que j'étais malade, je ne sais si ce fut par humanité de la part des gendarmes, ou par apert aux pleurs que rependait ma pauvre mere, jobtains cette grace: je m'habilla et l'on me conduisit aux Hauts Murats. Apaine y fusje arrivé que mon pere arriva très abatu, il me dit: qu'il allait voir s'il pouvait obtenir quelque esperance afin de me faire sortir de prison, s'était une chose inutile: il ala chez le commandant de

gendarmerie, ainsi que chez le commissaire de guerre; ces Messieurs ne firent point attention en aucune maniere de ce que mon pere leur disait. Le lendemain on me conduisit a la prefecture pour prendre de nouveau mon signalement, et pour sassurer que s'était réellement moi qui avais tiré au sort et qui avais deserté; le numerau que j'avais porté me fut égalemant indiqué.

Enfin, j'ai resté à la prison militaire long tems avec d'autres deserteurs comme moi; mes parans venait souvant me voir; quelque tems après je tomba malade, l'on me fit conduire a l'hopice militaire, je fus très bien soigné; l'on me mit dans la salle des consignés; mes parans ne cessait point de venir me voir; il leur fallait pour pouvoir entrer a l'hopital un billet, délivré par le commissaire de guerre, pour pouvoir entrer toute les fois qu'ils venait me voir. Ils firent connaissance d'un eleve de l'hopital qui etait de Toulouse, mon pere lui demenda s'il n'était pas possible de me faire reformer, en lui promettant de lui donner ce quil lui demenderait selon ses moyens; l'eleve lui promit que s'était très possible, et que des ce jour même il s'en occuperait et sinteresserait en même tems pour moi; mon pere prenait toujours cela pour

de l'argent comptant de même que moi ; pour lors mon pauvre pere lui fit des grands presens suivant ses moyens ; pour moi je me retablis , je sortis de l'hospital pour retourner aux Hauts Murats. Quelque tems après ; le commandant de la gendarmerie m'apella par mon nom, il me dit : Sansus , vous allez partir demain avec d'autres conscrits , vous irèz a votre destination. Je le pria d'avoir la bonté de me laisser encore quelque jours , il me repondit très volontiers , vous pouvez demeurer encore ; de mon cotté , je croyais de même que mes parans , que je me sortirais d'affaires.

Enfin je retomba malade , je revains de nouveau a l'hospital ; je fis une longue maladie ; ma pauvre mere venait me voir de tems en tems , elle m'aportait quelques petites provisions en cachete ; il arrivait souvant qu'on la fouillait , et on lui confisquait ce quelle m'aportait ; souvant même on ne voullait pas la laisser entrer. Hélas ! pauvre mere , se disait-elle , est-il possible que je sois privée de voir mon enfant , qui peut-être mourra sans que je puisse lui apporter quelque nourriture et quelque consolation ! De mon cotté je disais la même chose ; tout cela ne touchait pas le cœur de ces Messieurs , quoique cependant je sois bien loin de me plaindre des

soins que l'on me prodiguait, quoique M. L..., purlors medecin et major de l'hopital militaire, me disait a tout instant : Sansus, Sansus! vous irez a la porte rouge; il voulait dire par la au cimetiére; cependant il me soignait très bien, je gueris et devains gaillard comme si je n'avais point été malade; je sortis de l'hopital pour revenir aux Hauts Murats. Je demmenda à mes parans, qui était celui qui devait me faire reformer? mon pere me repondit que c'était un chevalier d'industri où pour mieux dire un faiseur de duppes, s'était bien la vérité. Pour lors je dis à mes bons parans que je n'avais dautre parti a prendre que celui de suivre mon triste sort, et nous soumettre aux volontés du Tout Puissant; Dieu est si bon, quil ne delaisse jamais le malheureux.

Je demmenda a M. le commendant de la gendarmerie de me faire partir. Il me demenda comment je m'apellais? Sansus, lui disje; comment me dit-il, il y a bien long-tems que je vous croyais parti; je lui dis que j'avais resté long-temps a l'hopital, malade; comme il était vrai; il me dit: il y a déjà un an edemi que vous êtes ici; oui monsieur, lui repondis-je; hé bien au premier détachement qui partira vous en serez du nombre. En effet, je partis

pour Blaye, avec d'autres deserteurs enchainés; mais ce ne fut que jusqu'à Agen. Là lon ne nous attacha qu'avec des cordes par la seinture jusqu'à Langon; puis après l'on nous embarqua jusqu'à Blaye, ou je resta un an edemi, j'observerai que l'on me nomma toujours Toulousain, ce qui fit qu'un jour le commandant de la place me dit : est il vrai que vous êtes jardinier? Oui M. lui repondis-je. Et bien, me dit il, je veux que vous me faisiez un petit parterre, car j'ai entendu dire que les toulousains était bons jardiniers; on dit même, ajouta-t-il, que Toulouse est la ville des arts et des fleurs; oui, monsieur, lui dis-je, nous possedons même dans notre bonne cité l'academie des jeux-floreaux ainstituée par Clemance Izaure; l'on distribue tous les ans des fleurs en or et en argent pour les prix; à ces mots, il se mit a rire, et a maplaudir. Hé bien, me dit-il, je compte sur vous, pour voir si vous vous distainguez a me faire un joli petit parterre.

Le commandant restait dans la citadelle, de même que nous; nous n'en sortions que pour aller chercher de l'eau, toujours escortés par des gendarmes; j'entrepris donc de faire le parterre, je me signala de mon mieux; mon ouvrage étant achevé, le commandant en fut

très content, de même que sa famille; car je vous dirai qu'il avait avec lui sa femme et ses enfans, il me demanda combien il me fallait pour mes peines : je lui dis que je ne voulais rien, et que j'étais au contraire très content d'avoir été utile en quelque chose pour lui; il persista toujours pour me faire prendre d'argent, je lui dis encore une fois que mon intention n'était pas d'en prendre; mais que s'il pouvait me rendre service dans une autre occasion, je l'accepterais avec grand plaisir. Pour lors, il parla à son épouse; ils convinrent de me prendre chez eux en qualité de domestique, je l'acceptai avec un très grand plaisir; je restais tous les jours chez eux à travailler le petit jardin, à soigner des lapins et des poules qu'ils avaient en grande abondance; le soir je me retirais au cartier pour coucher, il me recommandait de ne pas tenter une seconde fois de deserter, car il y en avait souvent qui s'évadait; ils se jetaient du haut de la citadelle en bas, pour moi j'étais trop content d'avoir trouvé un homme qui se confiait à moi; d'abord, il aurait été trop injuste de tromper une personne qui me regardait comme de la maison.

Voyant que je me conduisais comme je devais le faire, il me fit caporal; il me demanda

si je n'avais pas des infirmités, je lui repondis que du tems que j'étais a Toulouse, etant enfant, j'avais reçu une brulure a la jambe, mais qu'elle ne m'avait point exanté du sort; il me dit de lui montrer ma jambe, je le fis de suite; il me dit : hébien c'est bon, je vous ferai passer à la visite, je tacherai de faire quelque chose pour vous; ha mon Dieu, je lui dis : monsieur, si mes parans vous entendait, ils se jeterait a vos genoux afin d'obtenir de vous les graces d'un fils devenu leur soutien dans leur viellesse : mon Dieu, lui dis-je encore, aije retrouvé pour ainsi dire un second père : mes larmes coulait de mes yeux, je pris mon mouchoir et messuia la figure; pour lors, cette brave dame dit a son mari : fais, mon ami, en sorte de lui faire avoir un congé de reforme; leurs enfans écoutait tout cela, mais ils ne comprenait pas ce que cela signifiait; ils disait : ha mon Dieu, papa, tu ne veux plus notre jardinier? si, mon ami, leur repondait le père : ha tan mieux repondait ces charmans enfans.

Pour lors, jecrivis une lettre a mes parans, de même qu'à M. B.... pour les instruire de ce qui se passait à mon avantage; enfin, mon cher lecteur, je ne pourrais assez vous exprimer les tendres plaisirs que reçurent mes parans,

de même que notre maître de maison, ils me firent reponse de suite; ils me recommandait d'être fidèle et de conserver les sages conseils qu'ils m'avait donnés; au moins, me disaient ils, que rien de ce qui apartien a autrui ne te tente pas, tu sais que Dieu n'abandonne jamais le malheureux.

Je continua donc de faire mon devoir le mieux que je pouvais, afin d'atirer envers moi la confiance de mon bienfaiteur, et de reussir aux promesses qu'il m'avait faites. En effet, au bout de quelque tems l'on passa la visite des conscrits qui réclamait d'être passés à la visite; je fus de ce nombre; lorsqu'il vaint mon tour, je me présenta devant le conseil; l'on me demanda quelles infirmités j'avais, je leur dis et leur montra que j'avais été brullé; je leur dis que quand le tems devait changer, je souffrais beaucoup de ma geambe droite. En effet, dit le commandant, cet homme travaille chez moi, il y a des jours qu'il souffre. Pour moi, ajouta til, je ne suis pas doux de cœur, il me fait cependant pitié. Pour lors le médecin où chirugien me visita, de même que les messieurs du conseil; j'avais l'air triste; je leur observa quil n'y avait pas long-temps que je sortais de l'hospital; car, malgré que je restasse chez M. le commandant de la place, je fus obligé d'al-

ler a l'hospital, l'ordre étant tel ; enfin si j'étais mort chez lui , cela n'aurait pas été dans l'ordre : je vous dirai qu'autrement M. le commendant , de même que sa femme , m'aurait fait soigner chez eux. De manière donc que le conseil décida que j'étais impropre au service ; je vous laisse a pansser comment j'étais content. De retour chez M. le commendant de place , je ne savais comant m'y prendre pour lui temoigner mes remerciemens ; il connut mon embarras ; il vaint vers moi , et me dit d'un air guerrier : hé bien ! toulousain , vous avez l'air triste peut-être ? Ha ! mondieu , mècriaije , M. le commendant , que feraisje pour vous payer de retour , et vous témoigner ma vive reconnaissance. Comant me payer , me dit-il , c'est moi qui vous dois ; et il se mit a rire. Madame son épouse medit : Pierre , car je leur avais dit que s'était mon nom de baptême , comme il était vrai , et mon nom de maison Sansus ; elle me dit : soyez assuré que lorsque on est honnette , sage et fidelle , on trouve des amis par tout , et les bienfaits ont tot ou tard leur récompense. J'écrivis de nouveau a mes parans , ainsi qu'a M. B... ; mais dans qu'elle joie je les mis a tous. Pour lors M. B... ecrivit a M. le commandant de la place ; il lui disait dans sa lettre la position de mes parans , et que s'ils pouvait vol-

ler, ils viendrait se getter aux pieds de celui qui s'était si genereusement intéressé pour leur enfant cheri, et soutien de leur vieillesse. Je resta encore long-tems chez le commandant. De tems en tems l'on venait choisir des conscrits, mes camarades, pour servir dans la marine ; j'étais obligé de me mettre au rang comme les autres ; ils disaient : celui-ci sera bon pour matelot ? Le commandant répondait : non, messieurs, celui-ci est réformé, de même que d'autres qui attendaient leur congé du ministre tous les jours. Cela suffit, disaient-ils, demeurez à votre place ; je vous dirai que de suite sortis du rang, on les faisait embarquer de suite ; car, comme nous étions tous déserteurs, on les mettait casi tous dans la marine ; les chefs disaient : ce sont tous de mauvais soldats, il faut mettre tout ça sur mer ; ils n'échapperont pas. Au bout de quelque tems, c'est à dire an 1810, Napoléon se maria avec Marie Louise, alors il y eut une amnistie pour tous les déserteurs ; je vous demande quelle joie parmi nous ; on nous ouvrit les portes du cartier, et chacun s'en fut au galop dans le sein de sa famille ; moi, ainsi que ceux qui étaient portés pour la réforme, l'on nous dit que si nous voulions les congés il fallait attendre encore quelques jours. Le commandant de place me conseilla de rester, je le fis très volon-

tiers , ainsi que quelques autres. Enfin nos congés arriverent ; nous partimes. Quand à moi , quoique amnistié , je ne manqua pas de témoigner ma reconnaissance à Monsieur , ainsi qu'à madame son épouse ; je ne pouvais assez les remercier de tous les bienfaits qu'ils m'avait rendus ; je leur dis qu'ils m'avait tenu lieu de pere , et que toujours je me rappellerais deux. Les larmes me vainrent aux yeux en quittant mon bienfaiteur ; il me dit que tout ce qu'il me priait , s'était de lui envoyer , lorsque je serais arrivé à Toulouse , quelques graines de fleurs , et principalement quelques plantes de treveuses ; il me toucha la main , de même que son épouse ; ses enfans m'enbrasserent , et je partis avec un grand regret , et en même tems avec un grand plaisir.

Etant arrivé chez moi , je ne vous dirai pas la joie qu'urent mes pauvres parans. Je vous dirai comant je m'enpressa de remplir les devoirs que j'avais promis à mon bienfaiteur ; je lui envoya une boîte remplie des graines de fleurs ou graines d'arbustes , ainsi que de petites plantes grasses , que nous nommons en termes de botanique ; M. B.... maida a faire cette expédition.

Je demeura quelque tems fort tranquille , mais quelque tems après on fit une levée de trois cents mille hommes ; je fus de nouveau rapellé pour

en être du nombre ; l'on m'aporta un billet pour me rendre à la préfecture pour passer à la visite ; m'étant présenté devant le conseil , je m'empressai de montrer mon congé de réforme que j'avais reçu à Blaye , on l'examine point par point. Le commissaire de guerre me regarde et me dit : comant vous avez déserté , mauvais soldat ; j'ai envie de vous faire conduire avec la chaîne au col. Je vous laisse à panser dans quelle peine j'étais dans ce momant ; je voulus bien leur faire quelques observations , ils me dirent tout bonnement : point de raison , le conseil vous déclare propre au service ; pour lors un gendarme me fit passer dans la chambre des partans ; s'était le lendemain qu'il fallait prendre son sac et ensuite partir. Dans ce momant la je n'avais personne qui put s'intéresser pour moi.

Je promenais donc du long et du large dans des painibles idées ; tant qu'aux autres , les uns chantaient , les autres riaient ; pour moi , ainsi que d'autres , nous étions tristes et rêveurs , je me disais : est il possible , cela ne finira donc jamais plus ; le conseil fut achevé très tard ; l'on fit dire , par des sergens de préfecture , s'il n'y avait personne qui eut des réclamations à faire , je m'approcha de suite , et leur dis : messieurs , si vous vouliez avoir la bonté de me présenter de

nouveau devant messieurs du conseil , je vous serai infiniment obligé ; j'ai des réclamations a faire ? hé bien , mon ami , me repondit-on , ce sera avec grand plaisir.

Un brave sergent de prefecture , car je puis l'appeller ainsi , dit : messieurs , voici un jeune homme qui demande a faire des réclamations. Hé bien ! me dirent ils , qu'avez vous a reclamer : messieurs , leur dije , je reclame la visite du chirurgien ? cela est bon , dirent-ils ; visitez cet homme : je leur montra ma jambe , par bonheur qu'il leur tardait , sans doute , d'aler diner , car il était presque nuit , ils ne firent presque pas attention à moi ; je vous dirai , cependant , quils contait quelques farces dont tous riait d'un bon gout ; j'étais , pour lors , avec le médecin , j'attendais qu'on jugeat ; on prononça ma sentence ; hé bien ! disait ils , en sen alant diner : l'un deux repondit que faisons nous de cet homme là ; un autre dit , au chirurgien , peut il servir , oui ou non ? le chirurgien leur repondit , cet homme la ne pourra pas porter de guettes ; ils repondirent : il faut le reformer , puis se retirerent sur le champ , il ne restait que moi , le chirurgien et l'écrivain ; ce dernier me dit : esse vous qui vous nommez Sansus (Pierre) ; oui monsieur , lui dis-je ; esse a vous auquel on a déchiré votre

congé ? Oui monsieur ! hé bien , mon cher , vous êtes heureux de vous sortir d'affaires comme ça , s'ils vous avait reconnu , vous étiez sur que demain matin vous partiez avec les autres ; mais c'est égal , me dit-il , l'on vous remplacera par un autre ; je vous exhorte de revenir dans trois ou quatre jours chercher votre congé , ou votre carte de sureté.

Il me delivra , ensuite , un billet imprimé , portant mon nom et prénoms , ainsi que ma réforme. Les trois jours passés , je fus chercher mon congé pour la dernière fois.

III.

Je continua de travailler de mon metier de jardinier. Je revais au bal pour y danser et m'y amuser comme si jamais je n'avais rien souffert; je ne pensais plus au passé. Enfin, a vous dire vrai, je me fis une maitresse très jolie, nommée Jeane-Marie, qui était assez riche et moi très pauvre; comme j'étais toujours très bien mis et très propre, je l'amenaï toujours au bal, aux promenades, je la reconduisais chez ses parans, qui était très contans de moi; ils prirent des informations sur mes parans. Cette fille venait même chez moi, dont elle était fort acueillie de son pretendu beaupere, de même que de ma mère. Enfin, tout était prait pour le mariage,

lorsqu'il se presenta à moi une place de commis marchand, chez M. F..., rue de la Pomme.

M. F.... avait un bien de campagne tout près de nous, son épouse me dit : Sans ; car je vous dirai que l'on ne m'appellait que de ce nom dans le magasin : voulez vous, me dit elle, venir rester chez nous, comme commis, vous aurez quainze francs par mois et la table; mon mari, me dit elle, est actuellement aux eaux de Bagnères de Bigorre, a cause que tous les ans nous y alons faire une vente pendant la saison ; elle me dit ensuite, mon mari m'a envoyé une lettre, pour vous dire, que si vous vouliez accepter, vous partiriez demain ou après demain, par la diligence. Je consulta mes parans, ils furent d'accord que je ne perdisse point cette occasion.

En effet, je partis sans rien dire à ma bonne amie, la quelle me fesait bien de peine de quitter : ça m'est égal, me dis-aije, tu es pauvre, et si tu pouvais parvenir a te ramasser un peu d'argent, ton mariage n'irait que mieux ; mes parans pensait la même chose. Enfin, je partis: j'arrive a Banières. M. F.... fut très content, il me fit habiller comme un cy devant en levite, chemise a jabot, je fesais le galant avec toutes les demoiselles qui venait au magasin. Enfin, cela allait parfaitement bien pour moi, car je vous dirai,

que la plus grande folie que j'ai faite de ma vie c'est d'avoir quitté M. F.... Dans ces intervalles , Jeane Marie se maria , et moi je quitta l'état de commis marchand pour me mettre garçon de café , nommé le café des Mille Colonnes. Alors je fis comme la toppe et le crapau , je changea les deux yeux pour la que. Enfin , fatigué encore de cela , je quitta le café , je revains chez moi. M. B.... faisait battre une maison , il me mit manœuvre ; vous savez que les maçons ne sont pas déjà trop caressans , me menait rondement ; mais je ni travailla pas long-tems. Enfin , encore une maitresse ; un dimanche je fus à la basauche à Montaudran , je fis connaissance d'une fille apelée Mèndil , ses parans faisait auberge à Flouréns ; je vous dirai que sa mère connessait bien mes parans , la mere de Mèndil était veuve , sa fille était si jolie , si bienfaite , qu'elle ressemblait à un amour ; il me semble toujours qu'elle est présente à mes yeux ; ha ! que je l'aimais cette aimable personne ; j'allais tous les dimanches chez elle , et souvant dans le cours de la semaine. Mais les jeunes gens de chez elle jaloux de moi , avait progetté de me donner une charge , dont il ne se manqua pas de beaucoup ; je me retirais , toutes les fois , a minuit , et j'alais de Flouréns a Croix Daurade , il y a environ deux lieux de dis-

tance ; j'étais obligé de traverser les champs ainsi que les bois , où pour mieux dire les lieux déserts. Tellement qu'un bon soir on courrait après moi , je ne sais point quelles intentions avait ces jeunes gens. Mèndil , ainsi que sa mere , me disait toujours , ne vous en allez pas , couchez ici , crainte qu'il vous arrive quelque chose , je les remercia de leurs bonnes intentions ; pour moi , je finis donc pour abreger , j'abandonna , avec grande paine , mon aimable Mèndil.

Résolu de revenir a Toulouse pour y vendre des gâteaux , mes braves parans comme je vous ai déjà parlé , était si complaisans qu'ils aderait en tout ce que je voulais entreprendre ; pour lors je dis à mon père de me donner quelque peu d'argent pour me mettre marchand de gâteaux ; il me donna 12 francs.

Me voila donc dans le commerce , je me trouva fort tranquille , je loua une chambre garnie a raison de 5 francs , il me restait donc 7 francs ; enfin un jour je rencontre mon maitre de café , où j'avais demeuré , il me dit , tu ne gagnes pas tant avec tes gateaux comme tu gagnais chez moi ; non lui dis-je , M. Brunet , qui était le maitre du café des milles colonnes , qui était au Capitole , a Toulouse. Hé bien , me dit il , pause tes gateaux , viens chez moi ; je m'enpressa

d'y aller , et me voilà encore garçon de café ;
 j'i resta même très long-temps , mais ayant fait
 réflexion , je vis que les marchands de gateaux
 gagnait leur vie plus legerement ; parconséquant
 je quita encore le café pour vendre des gateaux.
 Je repris ma chambre que j'avais au paravant ;
 y ayant demeuré cinq ans , après j'apris afaire
 de sucreries ; j'abandonna les gateaux pour faire
 de bonbons , je gagna beaucoup de largent , je
 macheta une bonne et jolie montre , beaucoup
 du lainge , et presque tous les soirs jalais a la
 comédie.

Je parvains enfin à me ramasser un peu d'ar-
 gent ; des lors je conçus le projait de lever un
 petit café pour mon compte , jenfis part à une
 personne de mes connaissances qui était tres
 brave ; elle me dit que si j'avais besoin de ses
 services elle me les ofrait de très bon cœur ;
 j'accepta son ofre avec grand plaisir : je m'em-
 pressa de faire toutes mes aquisitions , et je
 leva un joli petit café , près le college royal ,
 portant pour titre , café du Zéphir ; je pris pour
 maider une fille , dite de service , qui m'était
 d'une grande utilité : mon café ala assez bien
 pendant quelque temps , mais ma trop bonne
 franchise fitque je fus obligé d'abandonner mon
 café , a cause que mes fonds diminuait tous les

jours , a cause que je pretais au premier venu , dans l'espoir que l'on me paierait , comme on me l'avait promis ; je tenais un registre qui était bien en regle ; mais cela n'empêcha pas , presque tous me firent banqueroute.

La personne qui m'avait prêté de l'argent , partit où se proposa de partir de Toulouse a cause que d'autres affaires l'apellait alicurs ; alors cet homme me dit très honnetement que quoique je nusse pas de l'argent , je pouvais toujours continuer mon métier et qu'il n'était pas prait a reclamer la somme ; je lui dis que je lui etais infiniment reconnaissant de sa bonté et de la confiance qu'il me donnait , je lui fis apercevoir que je ne pouvais plus garder le café , faute de fonds , et que mon intention était de vendre tout ; il me repondit : faites comme vous le jugerez a propos ; enfin , je fis inserer la vente de mon café dans le journal , pendant plusieurs fois , mais personne ne se presentait , si ce n'est que des mauvaises pratiques. Pour lors je vendis tout en détail , et je ne retira pas seulement pour payer au maitre la somme que cette honnette personne m'avait si genereusement prêté.

Des lors je resolu d'aller faire un voyage dans tout le Midi ; je partis donc avec ma do-

domestique pour aller vendre des sucreries ; je vous dirai que ma bourse était très médiocre.... mais j'avais une très jolie montre , je la vendis en arrivant a Castelnaudarri ; de la nous fumes a Carcassonne , Montpellier , Nismes , Ax , Marseille , Avignon , Saint-Esprit , Valance , et enfin jusqu'à Lyon , toujours en vendant de sucreries apellée pate de guimauve , qui était tout bonnement sucre d'orge , où reguelisse blanche , très proprement faite ; nous étions très engageans , ma domestique était très honette , très propre et très bien mise , elle avait environ vingt ans , nous n'allions principalement que dans les cafés pour débiter notre sucrerie , nous étions très bien reçus dans toutes les villes de même que dans les auberges où nous allions descendre ; souvent l'on me faisait de compliment de ma charmante compagnie de voyage.

Cependant tout cela ne faisait pas ma fortune , et comme l'on dit : plus il en pleut plus le vent en emporte , et nous fumes d'accord de revenir a Toulouse.

Arrivés a Toulouse , mon premier devoir fut d'aller rendre visite à mes parans , car j'étais parti sans les prévenir ; mais quelle fut leur surprise de voir arriver leur cher fils , ils me sauterent au col , me comblant de caresses tendres et paternelles.

Le lendemain je me remis marchand de gâteaux de même que de sucrerie , cela ne dura pas long-tems encore sans vouloir tenter a entreprendre encore un autre voyage , je convains avec ma domestique d'aller a Bordeaux.

Nous partimes donc pour la seconde fois , faisant le même metier comme le portait notre passeport ; c'est ainsi que nous nous mimés en voyage , nous ne fumes seulement qu'a Libourne , et de la a Bergerac. Nos fonds n'était pas trop considérables , nous nous trouvames même dans la misere. Il falut vendre nos effets pour pouvoir arriver encore dans notre bon pays ; je vous dirai qu'il ne me restait qu'un mouchoir de poche , que je vandis a une femme a Saint-Jori ; que je ne puis pas faire du moins que de vous la citer. Cette charitable femme , car je l'apelle par son nom , me compta la somme que je lui avais demandé : s'était douze sols. Elle conut ma misere ; elle me dit : attendez un moment ; elle dit a son fils d'aller chercher quelque chause que je n'entendis pas , car elle parla a loreille de son enfant ; mais qu'apersoije ! son fils , qui portait pour le moins de deux a trois livres de pain ; a cette vue mes yeux verserent des torrans de larmes ; prenez ce pain , me dit elle , que ça ne vous fasse pas de la peine ; j'ai un fils , dit elle ,

qui voyage, et peut être il est comme vous dans la dernière misère. Elle se mit aussi à pleurer; ensuite elle m'enseigna un endroit où l'on vendait du vin, j'y fus de même que ma domestique; mais nous avions plus envie de pleurer que de manger: ha! nous disions, le bon dieu punit bien les enfans qui quittent la maison de leurs parans, morale qui peut surtout servir aux enfans qui veulent toujours faire leur volonté; alors nous fîmes ensorte d'arriver de nuit, afin que personne ne saperçût de notre misère. Alors nous nous séparâmes, ma domestique chercha une autre condition, et moi je fus encore trouver mes parans, pour leur faire voir ma misère et les aventures de ma vie..... Hélas, mon enfant, me dirent ils, tu vois bien que tant de métiers n'en valent pas un; car me dirent ils, vois tant de choses que tu as comencées, et rien ne te réussit, rien ne te prospère, que feras tu lorsque nous n'existerons plus? quelle sera ta ressource? qui t'aidera dans tes petits besoins? car enfin, nous ne vivrons pas toujours.

Ha! certes ils avaient bien raison, car ses braves parans faisaient tout leur possible pour m'assister dans mes besoins; ils l'avaient bien fait ainsi du tems que je me tenais caché, ou bien quand

j'étais a Blaye , ils m'envoyait d'argent qui souvent leur faisait très besoin pour leur subsistance.

On a bien raison de dire qu'un pere et une mere , nourrirait cent enfans , et que cent enfans ne nourrirait pas un père et une mere.

Ils mexhorterent donc de vendre mes gataux a Toulouse , vu que je gagnais ma vie , et de ne plus revenir intenter d'autres projets.

En efet , je n'ai plus bougé de Toulouse par des raisons justes et legitimes ; puisque mon frere mourut le trois janvier mil huit cent vingt un. Il emporta donc tous les regraits de sa famille, il ne restait donc que moi d'enfant , pour lors je devais donc rester , pour consoler mes vieilards respectables , et prolonger leurs jours et leur vie bonne et sage.

Malheureusement pour moi , le cinq octobre mil huit cent trente deux , l'on vaint me chercher a Toulouse , l'on me dit de venir au plus vite , acause que mon pere ainsi que ma mere , était a la gonie. Ho ! cruelle nouvelle, mécriaije ! alors je partis de suite , jarriva chez mes pauvres parans , a Croix-Daurade. Helas qu'apersoije en entrant ! une foule de braves gens qui sempressait de leur apporter du secours et leur donner leurs soins ; mais ce qui me frapa le plus , ce fut de voir mon père qui ne pouvait

plus parler , ainsi que ma mere qui était sans connaissance ; quelques heures après jentendis ce cri : mon dieu , mon dieu , votre pere est mort.

En effet , l'heure avait sonné , et la mort dans sa furie enleva mon respectable pere ! cet homme qui m'avait tant aimé ; hélas pauvre veuve mécriaije alors ! en me tournant du cotté de ma mere , qui était a la gonie : vous n'avez plus de mari ; moi je n'ai plus de pere. Pour lors ceux qui était dans la maison se mirent a pleurer ; mais la pauvre aprochait de sa fin. Enfin neuf heures sonent ; ni nos pleurs , ni nos larmes , ne fléchirent pas cette mort redoutable , je perdis ainsi la plus vertueuse des meres.

Hélas ! journée fatale qui sofre à mes yeux ; hélas que voije ! deux cadavres morts dans le même soir : tous deux a cotté l'un de l'autre. Que disje , deux tendres epoux braves et fidelles , un père et une mere qui m'avait tant aimé , et qui continuait toujours leurs petits soins envers leur fils unique. Ho ! cruelle mort , mécriaije alors , pour quoi ne prends tu pas a l'instant même le reste de la famille ? ce jeune orphelin qui n'a plus dans ce monde une mediocre tige en reste de parans ? que deviendrai je donc sur terre parmi les etrangers. Hélas ! ô mon Dieu , je criais a haute voix , il n'est que vous , au createur de l'univers , au

quel je puisse m'adresser, qui pourra me consoler. Pour lors je me mis à genoux, je me prosterna en terre, les yeux remplis de larmes, au pied du lit de mes chers parants qui venaient d'expirer, je prià Dieu pour eux, de même que pour moi, afin que Dieu ne m'abandonnat pas et d'être un jour heureux, en retrouvant les ames de mes braves parants.

PIERROU, pâtissier ambulante.

L'ENCOUAGEMENT

JEUNES GENS

LES ARTS MANUFACTURIERS

LIVRE II

1853.

quel je puisse m'élever, qui puisse me consol-
ler. Pour lors je me mis à genoux, je me prost-
rnavais à terre, les yeux remplis de larmes, au
pied de lit de mes chers parents qui venoient
de passer, je priai Dieu pour eux, de même que
pour moi, afin que Dieu ne m'abandonnât pas
en cette vie, pour toujours, en privant les
vies de mes chers parents.

Prière, prier, méditer.

II LIVRE

L'ENCOURAGEMENT

DES

JEUNES GENS

VERS

LES ARTS ET LES CONQUÊTES.

1855.

Fortuna fugit,
Scientia manet.

L'ENGAGEMENT

DES

JEUNES GENS

AVEC

LES ARTS ET LES CONQUÊTES.

1879.

L'éditeur, H. L. L.
Société anonyme.

AVANT-PROPOS.

L'HOMME, en venant sur terre, Dieu lui a donné une ame, et lui a trassé des qualités requises : premièrement, il doit sauver son ame. Sécondement, il doit marcher a grands pas vers le travail : les arts, les conquettes, aux découvertes, aux entreprises ; enfin a la gloire, a la vertue et a la sagesse. Et comme disait un savant, que sa tête soit couronnée des palmes où lauriers. Voila, mon cher lecteur, ce que je maits sous vos yeux, de mes simples connaissances où de mes faibles moyens.

Facta in veritate et equitate.

Elles sont fondées sur la vérité et la justice.

AVANT-PROPOS.

L'homme, en venant sur terre, Dieu lui a
donné une âme, et lui a tassé des qualités re-
quises : premièrement, il doit sauver son âme.
Secondement, il doit marcher à grands pas vers
le travail : les arts, les conquetes, aux décou-
vertes, aux entreprises ; enfin à la gloire, à la
vertue et à la sagesse. Et comme disait un sava-
nt, que sa tête soit couronnée des palmes où laurier.
Voilà, mon cher lecteur, ce que je mets sous
vos yeux, de mes simples connaissances ou de mes
faibles moyens.

Fait à Verdun le 17 Mars 1744.

Elles sont fondées sur la vérité et la justice.

CHAPITRE PREMIER.

Je dis donc que l'homme en naissant porte de belles qualités; d'abord, son ame est immortelle, son nom est grand et majestueux, son courage est admirable, ses conquêtes sont illustres, ses travaux ou ses arts sont infinis, ses revers sont tout au contraire malheureux; mais c'est souvent par sa négligence, ou par son peu de courage; d'abord, comme je l'ai déjà dit, l'homme a une ame immortelle; il doit donc avant tout, prendre garde et surveiller aux revers qui peuvent lui arriver, car l'homme est très fragile ici bas, je compare un homme comme un emballage de verres, cristaux, glaces, arbatres où enfin meubles, caezuels que lon envoi où qu'on transporte d'une corespondance a l'autre. Ces emballages sont marqués fragiles, tel est l'homme fragile; qu'il fasse donc atention au meuble saint que Dieu lui donne, qu'il marche avec prudence et sagesse, qu'il n'aille pas faire comme un aveugle qui

avait su fuir le danger qui l'environnait; malheureusement un jour, il s'écarta de sa route croyant être toujours dans le bon chemin, il va tout au contraire droit dans le précipice, il glisse, tombe, se roule dans les flots, vite l'on cour pour le sauver, mais il n'était plus tems, les flots orageux s'emparent de lui; tout ce que l'on entendit, je suis perdu, dit-il, ainsi l'homme doit suivre sa route sage et sure.

Qu'il n'aille pas comme l'aveugle se getter dans le précipice, qu'il marche au contraire a grand pas vers la vertue et la sagesse, car un sage disait :

Pedes habent et non ambulabunt.

Ils ont des pieds et ne marchent point.

CHAPITRE SECOND.

L'homme est né pour travailler et pour être grand; les dons que Dieu lui a donnés, je sais qui sont plus où moins étendus aux uns qu'aux autres; mais qui rend l'homme grand et fier? c'est son travail; en travaillant l'homme devient courageux; son courage le guide, être entreprenant vers la fortune ou les conquêtes: il montre même du courage pour vaincre où supporter ses disgrâces ou les revers de la vie future; son travail le console et meurt content. Un guerrier au milieu d'un champ de bataille, s'écria: je meurs, mais je meurs fier. Car mon travail et mon courage ont été grands; voici ce que lui répondit son supérieur:

Contentur tibi omnes reges terræ.

Que les rois de la terre publient vos louanges.

CHAPITRE TROISIÈME.

Vous savez que l'homme doit être le soutien des arts, qui furent inventés par Jubal et Tubal. Ces hommes se sont illustrés, leur travail et leur courage a fait leur renommée dans les quatre parties du monde. Nabandonnons donc pas ces intrépides modelles, suivons leurs traces, faisons mieux encore, elevons notre renommée, cherchons par nos soins et nos travaux les moyens de surpasser ces savans compagnons, et que lon dise de nous comme l'on dit un jour d'un jeune enfant qui passait les nuits entieres aux études et aux recherches philosophiques; ses camarades le tiranisait a cause qu'il était le plus vaillant du college où de la penssion; mais ce jeune enfant ne se découragea pas, il travaillait toujours a faire son devoir.

Enfin, l'année scolaire finit. La distribution des prix fut faite en presance du public, ce jeune enfant fut couronné de lauriers et chargé de livres de recompansse et de merite de ses vaillans travaux; pour lors, tous ses professeurs s'écrierent à haute voix :

Non est inventus similis illi.

Il n'y en a pas de semblable à lui.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Un jeune homme doit donc travailler nuit et jour afin d'attirer vers lui les conquêtes guerrières ou industrielles. Qu'il ne fasse pas comme ces hommes laches et sans courage, et qui ne sont enfin d'aucune utilité; qu'il aille même sil faut en pleine mer luter avec les vagues et les flots, afin de faire des découvertes, où combattre en vrai evaillant guerrier; qu'il navigue avec courage, semblable au celebre Cristophe. Un grand savant disait : voilà un homme qui avait du courage; ce ne sont point des fables, disait il, mais c'est une grande vérité :

Mare vidit.

La mer le vit.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Alez donc, jeun homme, conquérir et porter la renommée dans les pays lointains ; allez montrer l'exemple aux ignorans ; montrez leur vos palmes victorieuses que vous avez gagnées au peril de votre vie. Si le destin vous fait entreprendre la carrière militaire, soyez hardi et courageux, défendez votre patrie et votre honneur ; n'allez pas faire comme fit un jeune soldat, que lon soubsonnait d'être poltron : un jour, pour l'éprouver, on le mit en faction dans un champ solitaire, ses camarades convinrent de l'éprouver et lui faire peur ; en effet, quelques uns vont au galop vers lui, ce poltron de factionnaire sen fuit a toutes jambes vers le corps de garde ; enfin il arrive tout essoufflé ; ses camarades, qui savaient l'épreuve qu'on venait de faire, lui dirent : qu'as tu, qu'as tu donc ? Il répondit :

Quia persecutus sum inimicus animam meam.

L'ennemi me poursuit pour m'otter la vie.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'homme doit être courageux dans toutes ses entreprises, autrement, sans courage et sans feu, point de reussites. Un courageux guerrier s'étant trouvé au milieu d'un combat, la canonnade et la fusillade se faisait entendre de toute part ; on convaint de prendre la ville à lassaut ; on demanda des hommes courageux et vaillans ; un soldat sècria : c'est moi qui veux monter à lassaut et montrer que j'ai de courage. En effet, ce brave soldat se lansse et scalade les murs de la ville, alors tous ses compagnons d'armes le suivirent ; il ouvrit les portes de la ville, et se rendirent les maitres.

Le lendemain il fut se prômener avec un de ses camarades ; ils admirait l'endroit ou il étaient montés ; son camarade lui dit : hier tu as été le premier qui es monté là ? Oui, lui répondit le courageux soldat. Esséyons encore d'y monter, lui dit son camarade ; non, lui répondit il, la ou il n'y a pas de feu il n'y a pas de courage.

Un autre vaillant et courageux soldat, combattait au milieu d'un champ de bataille; il entend que son empereur disait : les Français ne sont donc plus des hommes, nous n'enleverons donc pas le drapeau à l'ennemi? Pour lors ce brave et courageux militaire sélance au hazard, et par son intrépidité et son courage, enleve le drapeau de son ennemi, et revient en sècriant a haute voix :

Vexilla prodeunt.

Voici l'étendard.

VERS.

La sagesse et la vertu
Sont des jolis images ;
Hélas ! jeun homme le sais tu ?
Offre lui tes hommages ;
Sois docile et prudent ;
Tache par ton estime ,
De devenir plus grand
Vers ton Dieu légitime.
Rends justice aux mérites ,
Et à chacun ses droits ;
Passe par les limites
Et respecte les loix.

FIN.

PETRUS fecit.

MARIE ESCUDIER,

Libraire-Éditeur,

RUE SAINT-ROME, n° 26, A TOULOUSE.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

- POÉSIES DE JASMIN, 1 vol. in-8°, avec gravures.
HISTOIRE DE FRANCE, d'après Thierry, Guizot et Barante.
CHATEAUBRIAND, in-4°, in-8°, in-12.
LAMARTINE, dernière édition, 4 vol.
OEUVRES COMPLÈTES de Victor Hugo.
OEUVRES COMPLÈTES de P.-L. Courier, 4 vol. in-8°.
BUFFON-RICHARD, in-8°. — BUFFON-ADAM, in-4°.
HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION, par Thiers.
OEUVRES HISTORIQUES, de Thierry.
OEUVRES DE SCHILLER, traduction de Barante, in-8°.
HISTOIRE DE NAPOLÉON, par Norvins, 4 vol. in-8°.
OEUVRES HISTORIQUES de Michelet.
OEUVRES DE WALTER-SCOTT.
GAULE POÉTIQUE, par Marchangy, avec vignettes,
6 vol. in-8°.
OEUVRES COMPLÈTES d'Alexandre Dumas, 40 cent.
la liv.
OEUVRES de Casimir de Lavigne, 50 cent. la liv.
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, avec gravures.
OEUVRES de Lord-Byron, avec gravures.
LES FASTES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, 25 cent.
la liv.

ON SOUSCRIT AUSSI CHEZ LUI :

Au Voyage Pittoresque.	A la Bible de Genoude.
Au Musée des Familles.	Au Magasin Religieux.
A la Mosaique.	A la France Dramatique.
A l'Italie Pittoresque.	A Molière, Corneille et
A l'Angleterre Pittoresq.	Racine, 25 cent. la liv.
A l'Industrie Pittoresque.	A Némésis, par Barthélemy

ON TROUVE CHEZ LE MÊME :

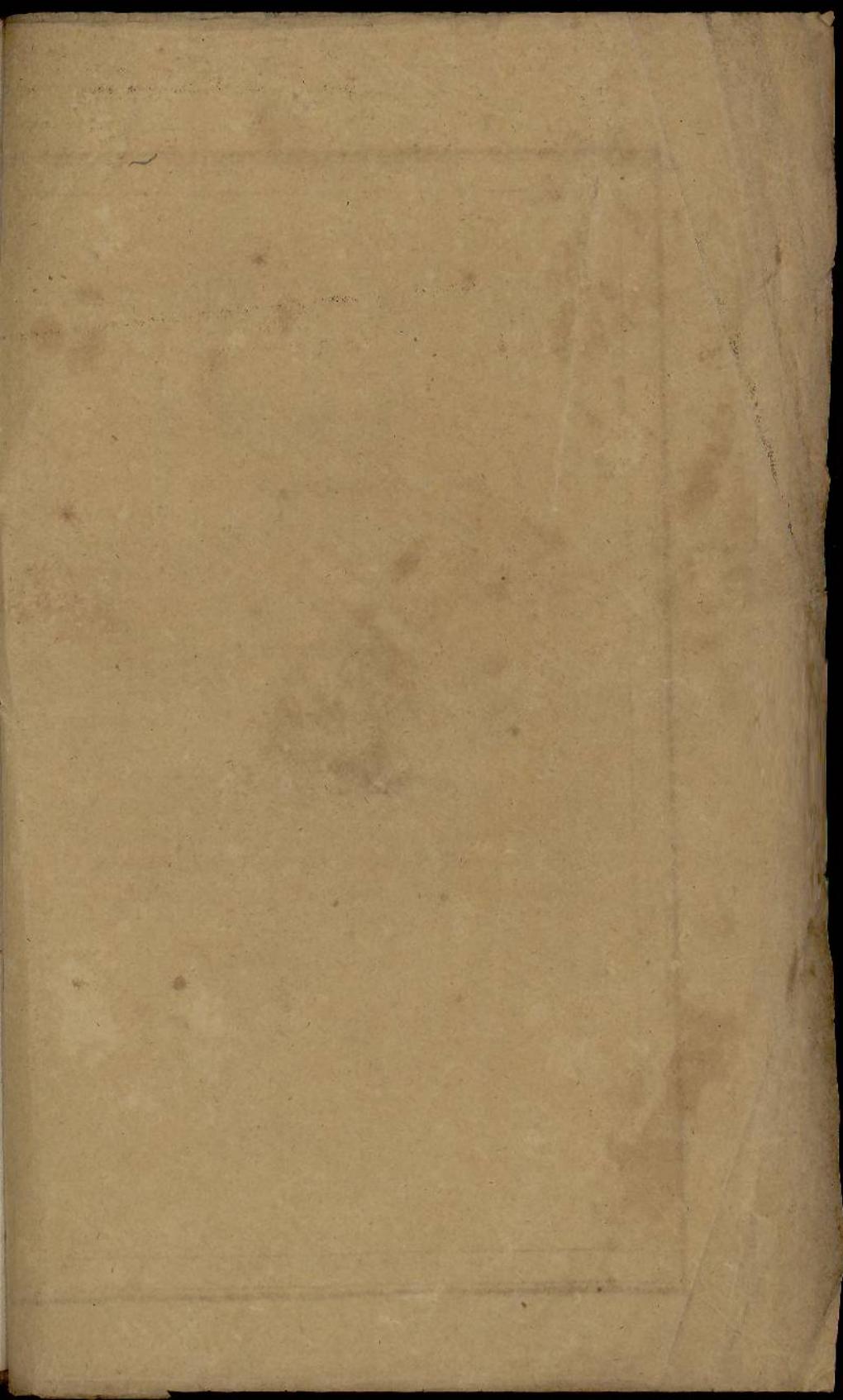
LES CLASSIQUES , OUVRAGES D'ÉDUCATION ET DE LANGUES
ÉTRANGÈRES.



Sous presse ,

POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT.

Essais de Poésie, par Armand de Gontaud, 1
vol. in-12.





Lithographie RONNAL, P^{res} rue S^t Rome.